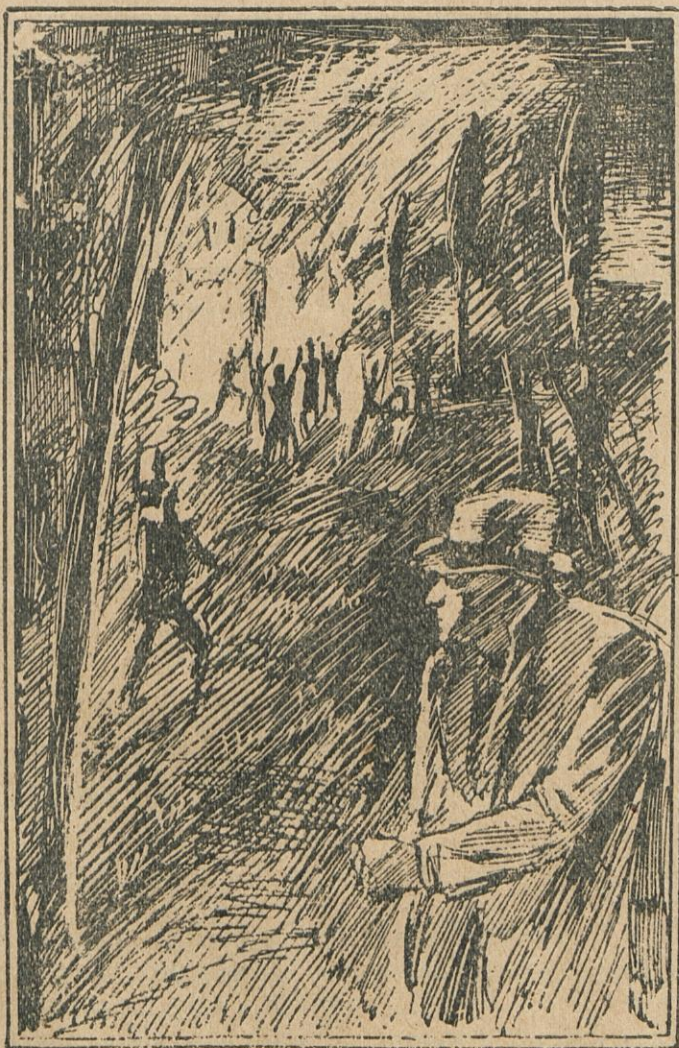




Un désordre indescriptible s'ensuivit et quelques minutes plus tard, un torrent de feu s'échappait de toutes parts... (p. 4701) LIVRAISON 601

— Oui, Yvonne, viens nous allons lui demander s'il voudrait vivre avec nous.

Ils trouvèrent Renard dans sa petite chambre.

En voyant entrer Melan dans sa chambre, il ne put retenir un cri de surprise joyeuse.

Yvonne lui exposa la raison qui motivait leur visite et, dans un transport de reconnaissance, le brave homme les remercia et accepta avec bonheur de rester dans cette maison où il se trouvait depuis si longtemps et qu'il avait fini par aimer.

CHAPITRE DLXXVII

DANS LE TOURBILLON DE LA VIE...

L'opinion publique ne peut s'intéresser éternellement à une même affaire, surtout lorsque cette affaire ne concerne qu'un seul individu.

Ainsi, la masse oublia facilement la genèse de l'affaire Dreyfus et les tortures endurées, physiquement et moralement, par le malheureux capitaine.

D'ailleurs, tant en France qu'à l'étranger, mille événements poussaient celui-là vers le gouffre de l'oubli. Le tourbillon de la vie le balayait inexorablement et appor-

tait avec lui mille autres faits qui passionnaient le public.

En 1902, c'était la Russie qui bougeait... Les milieux nihilistes s'agitaient ; à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kazan, des manifestations sanglantes se déroulaient et étaient sauvagement réprimées par la police impériale.

En Belgique, aussi, dans la calme et paisible Belgique, des grèves et des émeutes éclataient, tandis qu'en Espagne, le mouvement catalan ensanglantait les rues de Barcelone.

En Irlande, aussi, éclataient les troubles, fomentés par la vieille association celtique des sinn-feinèrs. Et, à la veille du couronnement du nouveau roi Edouard VII, succédant à la reine Victoria, celui-ci, terriblement frappé par l'état du royaume, tombait malade.

En France, aussi, à Dunkerque, des grèves entraînaient des troubles. Cela devenait pour le monde, un état endémique...

Et comme si la folie des hommes ne suffisait pas à éprouver la pauvre humanité, les éléments s'en mêlaient : le mont Pelée couvrait de lave et de cendres la Martinique ; le tunnel du Simplon, alors, en construction, était envahi par les eaux...

En Amérique, les esprits étaient tout autant en ébullition que dans la vieille Europe : de sanglants conflits mettaient aux prises fermiers et cow-boys, dans le nord, tandis que dans les mines, les grèves se succédaient...

Au Vénézuéla, au Mexique, en Colombie, la guerre civile faisait des victimes constamment et les présidents succédaient aux présidents, tandis que les troupes north-américaines occupaient le canal de Panama.

En Asie, une alliance anglo-japonaise donnait à l'Empire du Soleil Levant plus d'assurance et il pensait à occuper la Corée et la Mandchourie, en profitant de

l'affaiblissement que la dernière guerre avait infligée à la Chine.

Pendant ce temps, la France préparait en Indo-Chine une exposition Universelle, donnant ainsi à ses jeunes colonies asiatiques un nouvel essor, une nouvelle envolée. Le Tonkin était pacifié, il s'agissait maintenant de récolter les fruits de la conquête.

Les trônes tremblaient sur leurs bases, des rois s'en allaient : François d'Assise, mari d'Isabelle et père d'Alphonse XII, si tragiquement disparu, mourait en exil en Italie, tandis que son petit-fils, Alphonse XIII, déclaré majeur, prêtait serment aux Cortès, et que de grandes fêtes célébraient ce beau jour, cependant lourd de menaces pour le trône sur lequel montait cet adolescent...

Et Léopold II mourait à Spa, laissant la couronne de Belgique à son fils Albert.

*
**

Jacques Valbert venait de débarquer à Belgrade, pour assister aux fêtes données en l'honneur du mariage du prince Mirko de Monténégro avec Nathalie Constantinovitch.

C'était un mariage d'amour. La jeune fille était la filleule de la reine-mère Nathalie de Serbie, qui venait d'abjurer pour embrasser la religion catholique...

La cour de Serbie avait opposé longuement son veto à ce mariage. Nathalie Constantinovitch était, en effet, la fille d'un rebelle exilé pour avoir l'un des premiers, levé l'étendard de la révolte, lors du mariage du roi Alexandre avec Draga. Cousin du roi Milan, le colonel Constantinovitch était un Obrenovitch et, devant la coa-

lition de toute la cour, le roi et la reine avaient dû finir par céder et permettre le mariage.

Des fêtes solennelles allaient avoir lieu pour l'union du prince monténégrin et de la princesse serbe. Et cette union allait entraîner des événements sans nombre, et lourds de conséquences pour les Balkans et même pour l'Europe.

Pendant ce temps, le président Loubet rendait au tzar sa visite. Une convention franco-russe, répondant point par point à l'accord anglo-japonais était signée. Et les journaux anglais commentaient cette note sans indulgence.

Les fêtes de Saint-Pétersbourg furent une splendide réplique de celles données en France lors de la venue du tzar; malheureusement, elles furent attristées par la nouvelle de la deuxième irruption du mont Pelée, à la Martinique et, en rentrant en France, le président décom-manda les illuminations et les fêtes prévues pour son arrivée.

D'ailleurs, tandis que le monde se préoccupait d'une guerre possible en Asie, le tourbillon de la vie roulait bien d'autres préoccupations plus proches. A Territet-Montreux, on avait inauguré un monument à la mémoire de la malheureuse Elisabeth d'Autriche et une autre archiduchesse faisait aussi parler d'elle, mais d'une façon moins élogieuse.

C'était Louise de Saxe qui, lasse des brutalités de son mari, s'était enfuie avec le précepteur de ses enfants pour vivre sa vie...

Pauvre femme; elle ne devait pas tarder à reconnaître la vanité de cette formule! Toute sa triste vie, elle connut l'amertume et la douleur pour finir à Bruxelles dans une misère à peine décente...

En France, l'affaire Humbert occupait la chronique: cette histoire tragi-comique mérite une brève mention

Petites gens du Lauraguais, jouissant de l'énorme surface d'honnêteté qu'ils devaient à l'intègre M. Humbert, son fils, sa femme et la sœur de celle-ci, Mlle d'Aurignac, menèrent pendant vingt ans une existence fastueuse.

Le mari a étayé une grosse fortune politique sur un mariage d'argent. Il a cru sur parole — c'est, du moins, lui qui le dit — que sa femme lui apportait, en dot, l'héritage fantastique d'un oncle d'Amérique...

Il arrive parfois que les imaginations dérégées se contentent des apparences et ne recherchent pas les réalités. Mme Humbert affirme posséder un testament qui la fait l'héritière de 119 millions. Mais ce testament est attaqué par les neveux du mort.

Les frères Crawford reconnaissent que Mme Humbert hérite de plus de trois millions de rente française et que Mlle d'Aurignac doit encaisser la rente mensuelle de 30.000 francs... Mais les deux frères sont retors et ils veulent amener leurs co-héritières à composition. D'où procès sur procès. Le premier jugement constitue Mme Humbert séquestre du coffre-fort, renfermant les titres, ce qui lui permet d'envisager l'acquisition des plus beaux châteaux en Espagne.

Comme début, M. Humbert se contente d'une terre dans les environs de Narbonne et qui vaut environ deux millions; puis il la vend, pour acheter en Seine-et-Marne, le château de Vaux, qu'il meuble luxueusement et dont les remises ne contiennent pas moins de vingt-neuf voitures. Naturellement, il y a dans les écuries, les chevaux nécessaires...

Aux murs des salons, sont accrochées des toiles de maîtres; M. Humbert a délaissé ses électeurs : il cultive la Muse et la Peinture.

Et, en attendant que ses pièces de théâtre soient jouées à la Comédie-Française, il en est un habitué. De

même, pour faire apprécier ses talents artistiques, il vend des toiles de maître qui ornent ses salons pour leur substituer ses copies.

Mais la vente du vin de la propriété narbonnaise, du gibier de la Brie et des tableaux ne suffisent pas aux créanciers du couple, qui emprunte sur immeubles et sur titres, montrant aux notaires et aux avoués des monceaux de valeurs.

Et de gros négociants, des banquiers israélites, ne prêtant cependant pas leur argent à la légère, ont foi dans les notaires qui ont vu et touché, dans l'avoué des Crawford qui instrumente pour que Mme Humbert se contente d'un peu moins de cent millions!...

La chose est simple cependant : la famille Humbert a créé une société d'assurances « La Rente Viagère », au capital de dix millions.

Et ce sont ces titres, repassant sous les yeux et dans les mains des hommes de loi qui ont permis à la légende des 119 millions de subsister pendant vingt ans.

Enfin, les créanciers s'émurent et une ordonnance permit d'ouvrir le fameux coffre-fort dans lequel on trouva : un vieil écrin vide et un bouton de cuivre.

Ce fut un éclat de rire dans le public.

M. Waldeck-Rousseau nomma cette affaire : « la plus colossale escroquerie du siècle ».

Mais quand les mandats d'arrêt arrivèrent, la famille Humbert avait disparu. Ni les dupes ni les dupés, ne verront jamais un sou du fantastique héritage Crawford qui n'avait jamais existé que dans l'imagination féconde de Mme Humbert et de ses complices.

Plus tard, quand elle fut traduite en Cour d'assises, la brave dame ne sut que répéter : « Je suis une honnête femme! »



D'autres affaires plus graves occupaient l'opinion publique en France. On s'était imaginé que le protectorat sur le Maroc serait aussi facile à instaurer que celui de la Tunisie. Mais nous avons les coudées franches à Tunis, tandis qu'il n'en est pas de même vis-à-vis du Maroc, dont l'autonomie reste garantie par des conventions qui unissent la France à d'autres puissances.

Ce n'est pas parce que des dissensions intérieures tenaient en échec le sultan de Fez qu'une intervention européenne semblait aisée. Même si la France devait devenir le gendarme de l'Europe au Maroc, il fallait y regarder deux fois avant d'agir et c'est ce que se disaient les pouvoirs publics. Le Tell marocain a deux fois l'étendue du Tell algérien et tunisien et la région montagneuse du Maroc est des plus difficiles à parcourir.

Une intervention de compte à demi ne souriait pas aux pouvoirs publics pas plus qu'une alliance franco-espagnole pour la guerre au Maroc.

L'exemple de tous les protectorats collectifs était peu réconfortant: on se souvenait de ce qu'il était advenu du condominium franco-anglais en Egypte, de celui americano-anglo-allemand, aux îles Samoa, l'action concertée de l'Angleterre et de l'Allemagne au Vénézuéla. Tout protectorat collectif se termine toujours par la suprématie de l'un des membres du protectorat et l'éviction des autres, comme en Egypte, ou bien par un partage, comme aux îles Samoa. Et dans le cas de protectorat collectif, quelle serait la puissance prédominante au Maroc? L'Angleterre? La France ne pourrait y souscrire. Le Maroc est l'une des clefs d'une mer, sur laquelle s'étendent deux rivages de notre territoire; le Maroc, en outre, avoisine notre principale colonie et a, avec la population de celle-ci, des rapports étroits. L'établissement d'un protectorat britannique au Maroc, serait une

gêne pour l'entrée de la Méditerranée et une constante menace pour l'Algérie.

Voilà ce que disaient, au nom de la France, les écrivains les plus autorisés.

Et c'était un fait : la question du protectorat sur le Maroc était une des questions les plus angoissantes de l'heure.

Mais il y en avait une autre, plus angoissante encore : celle de la misère !



— La sardine manque !

D'un bout à l'autre de la côte bretonne, depuis Camaret jusqu'aux Sables, cette plainte, lugubrement, retentit comme un glas.

Une détresse insoupçonnée, effroyable, inouïe, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, ravage cette côte armoricaine, déjà si éprouvée...

Il semble qu'une malédiction pèse sur cette pointe avancée du vieux continent.

La famine !

Ce mot terrible, à notre époque de civilisation et de progrès, semble un anachronisme. Et, cependant, quinze mille familles sont réduites à la plus atroce misère...

Longtemps, de ces pauvres logis, aucune plainte, aucun cri de rage, aucune imprécation ne s'élève... Cette race est fière ; leur souffrance ne blasphémait pas.

Et, pour apprendre au monde stupéfait, l'atroce détresse des Bretons, il a fallu des voix officielles, des démarches de députés, il a fallu des procès-verbaux de Conseils municipaux, troublants dans leur laconisme et des rapports de préfets.

Ils ne sont pas moins d'une vingtaine, les ports de pêche victimes du cataclysme imprévu.

Pour la première fois, depuis 1831, la sardine a manqué totalement et Douarnenez, Audierne, Concarneau, Camaret et bien d'autres petits ports n'ont plus de moyens d'existence.

Les usines sont fermées, les pêcheurs ne sortent plus, car la « rogue » l'appât, coûte un prix fabuleux.

Les rares ménages qui avaient quelques économies les ont vite épuisées; le crédit des boulangers cesse...

Et les villages ne sont plus que des amas de chaumières désolées, lamentables... Aucune industrie, aucun commerce, aucune ressource, aucune aide pécuniaire...

— A quoi bon lutter, disent les pêcheurs. Il n'y a plus qu'à se laisser mourir. On n'attendra jamais jusqu'à la saison prochaine, et qui dit qu'elle sera meilleure?

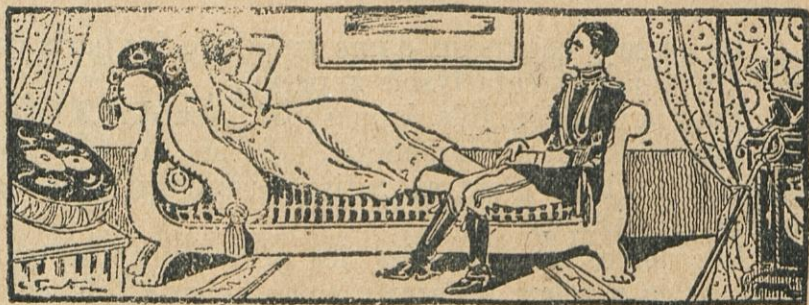
Et Paris, et la France s'émeut à la lecture des communiqués des conseils municipaux :

« Le Conseil,

« Considérant que la pêche a été, cette année, absolument nulle;

« Attendu que, faute de pêche, toutes les usines ont
« chômé, partant les familles n'ont pu travailler, il s'en
« suit, naturellement, que toute la population, composée
« presque uniquement de personnes ne vivant que
« du produit de la mer, est plongée dans la plus affreuse
« misère; il y a même tout lieu de craindre que, par
« suite de cette situation critique, bon nombre de per-
« sonnes succombent aux suites de privations.

« Le Conseil prie instamment M. le Préfet et M. le
« Député, d'intervenir auprès du gouvernement pour
« solliciter un secours d'urgence en faveur de notre po-
« pulation maritime, si cruellement éprouvée. »



CHAPITRE DLXXVIII

EVENEMENTS...

Après avoir assisté aux fêtes données en l'honneur au prince Mirko et de la princesse Nathalie, Jacques Valbert avait gagné la Macédoine pour se rendre compte des progrès de l'insurrection.

Il était arrivé à Uskub, qui était le centre de l'agitation. Et voici l'article qu'il expédia à son journal :

« La raison de l'insurrection balkanique est toujours la même : comme il y a des siècles, les Turcs s'entendent à rançonner le pays et à y commettre toutes sortes d'exactions. Ils pressurent les habitants à qui mieux-mieux. Et les rivalités de races et de religion compliquent singulièrement la situation.

« Récemment, l'archevêque d'Uskub, Mgr Firmilian, inféodé à l'influence russe et de nationalité serbe, a été chassé de son église et, avec lui, le consul général de Serbie.

« Naturellement, ces rivalités font le jeu des Turcs. Quant à la vieille Serbie, en dépit des revendications des

grands propriétaires, elle est appelée à devenir province autrichienne, à moins que la Turquie ne s'en empare. Jamais le cabinet de Vienne ne permettra son annexion à la Serbie actuelle, parce qu'il ne voudra jamais qu'un petit état puisse lui fermer la route de Salonique. »

En réalité, en Macédoine, il y avait, vers le début du siècle, autant de Serbes que de Grecs et les uns et les autres ne pouvaient admettre que cette province devint bulgare. Et, par crainte de passer sous la domination du gouvernement de Sofia, ils se déclaraient fidèles sujets des Turcs.

Après une quinzaine de jours d'enquête dans les vilayets du voisinage, Jacques Valbert, lassé de toujours trouver les mêmes situations, les mêmes arguments, finissait par voir en ces peuplades balkaniques, de perpétuels guerriers, guère plus intéressants que les paysans, bataillant constamment pour la possession d'un champ.

Mais, soudain, comme un coup de foudre, éclata l'insurrection de Salonique. L'assassinat d'un consul russe à Mitrovitza, sembla au monde européen une provocation directe à l'orthodoxie et les désordres, survenant dans la capitale, parurent faire entrer l'affaire dans une véritable phase révolutionnaire.

Salonique est un port méditerranéen, riche, vers le début du siècle, de près de 200.000 habitants. On conçoit facilement l'importance que sa possession aurait eu pour l'Autriche, à qui Trieste ne suffisait plus, et cela apparaissait aux dirigeants autrichiens comme une nécessité au moment même où Trente et Trieste levaient la bannière de l'irrédentisme, et se réclamaient de l'Italie.

Aussi les navires autrichiens furent-ils les premiers à s'ancrer dans la rade, prêts à débarquer des troupes si cela était nécessaire.



La situation balkanique se présentait ainsi, au moment où se produisirent à Belgrade, les incidents sanglants qui furent le début de la triste période qui se prolongea jusqu'en 1914 et eut son épilogue lors de l'assassinat de l'archiduc Ferdinand, en juin 1914, assassinat qui préluda à la guerre mondiale.

Nous reproduisons ci-dessous le récit que Jacques Valbert envoya à son journal :

« Une conspiration militaire qui associait les principales garnisons de province à celle de Belgrade, a dramatiquement anéanti, en une nuit, la dynastie des Obrenovitch.

« On sait que le mariage du roi Alexandre avec Draga avait déjà soulevé une sédition; mais aujourd'hui, les conjurés sont allés plus loin.

« Dans la nuit du 10 juin, au sortir d'une réception au cercle militaire, qui, avec intention, s'était prolongée jusqu'à deux heures du matin, les conjurés ont fait arriver, autour du Palais royal, un bataillon du 6^e d'infanterie, des compagnies des 7^e et 8^e régiments et trois batteries d'artillerie.

« Les officiers, au nombre de 83, firent cerner le palais, et la moitié d'entre eux, pénétrèrent par la grande porte, que leurs complices du service de garde avaient laissée ouverte. Naumovitch, aide de camp du roi est du complot. Il parlementa à la porte des appartements royaux; mais une cartouche de dynamite fait sauter la porte qui l'écrase de ses débris. L'explosion a, en même temps éteint la lumière électrique. Un capitaine des gardes, suivi de quelques-uns de ses soldats arrive et fait

feu sur les envahisseurs; il est aussitôt abattu à coups de revolver.

« Tout le palais est éveillé. Les conjurés montent au premier étage et se dirigent vers la chambre royale. Le premier aide de camp, le colonel Petrovitch, tente de s'opposer à leur passage. On l'abat.

« La chambre royale est envahie. Le couple ne s'y trouve pas. On le cherche; on trouve enfin les souverains, en chemise de nuit, cachés dans la garde-robe.

« Alexandre couvre la reine de son corps. Elle s'échappe et court ouvrir la fenêtre pour appeler au secours. Mais une balle la frappe, elle tombe et les conjurés s'acharnent sur son cadavre.

« La malheureuse que deux balles avaient atteinte mortellement a été frappée de soixante-trois coups de sabre. Le roi, outre six balles, compte trente-quatre blessures. Les deux corps furent ensuite jetés dans le jardin où des soldats les ont ramassés, lavés et ensevelis clandestinement.

« La révolution se termina par la fusillade des ministres et des deux frères de la reine, lieutenants de la Garde.

« Ces crimes qui soulèvent la conscience européenne, n'ont été considérés par les Serbes que comme des mesures politiques, naturelles, malgré leur sanglante brutalité.

« Le 11 juin, Belgrade pavoisa.

« Dès le 15 juin, la constitution libérale ayant été remise en vigueur, les 130 députés et les 45 sénateurs, composant le Congrès, proclamaient roi, à l'unanimité, le prince Pierre Karageorgevitch, que les Obrenovitch avaient exilé à Genève. Le nouveau roi a été l'élève de l'Ecole de Saint-Cyr et a fait la guerre de 1870. Il avait épousé une princesse de Monténégro et est, par conséquent, le beau-frère du roi d'Italie. »

Pendant ce temps, les troubles de Macédoine continuaient; les massacres, les arrestations, les déportations en Asie-Mineure, se faisaient de jour en jour plus nombreuses. Le mécontentement était tel que les puissances européennes crurent de leur devoir de faire des représentations au Sultan.

Les répercussions de la révolution de Belgrade ne tardèrent pas à se faire sentir dans les ambassades. Dès le départ de Genève du nouveau roi, on remarqua que, seuls, les représentants du gouvernement russe étaient venus le saluer à la gare.

Il en fut de même à Vienne où les acclamations des Serbes et des Bulgares, ne suffirent pas à masquer l'absence des pouvoirs publics.

L'Autriche avait patronné la dynastie des Obrenovitch; c'est la Russie qui patronna celle des Karageorgevitch.

Les félicitations envoyées par le Monténégro furent symptomatiques d'un état d'esprit nouveau : les Monténegrins indiquaient ainsi qu'ils seraient prêts à se joindre à la Serbie, pour barrer la route à l'Autriche et ne pas lui laisser prolonger son action jusqu'à Salonique.

Evénements, incidents, gros de conséquences pour la paix du monde!..

*
**

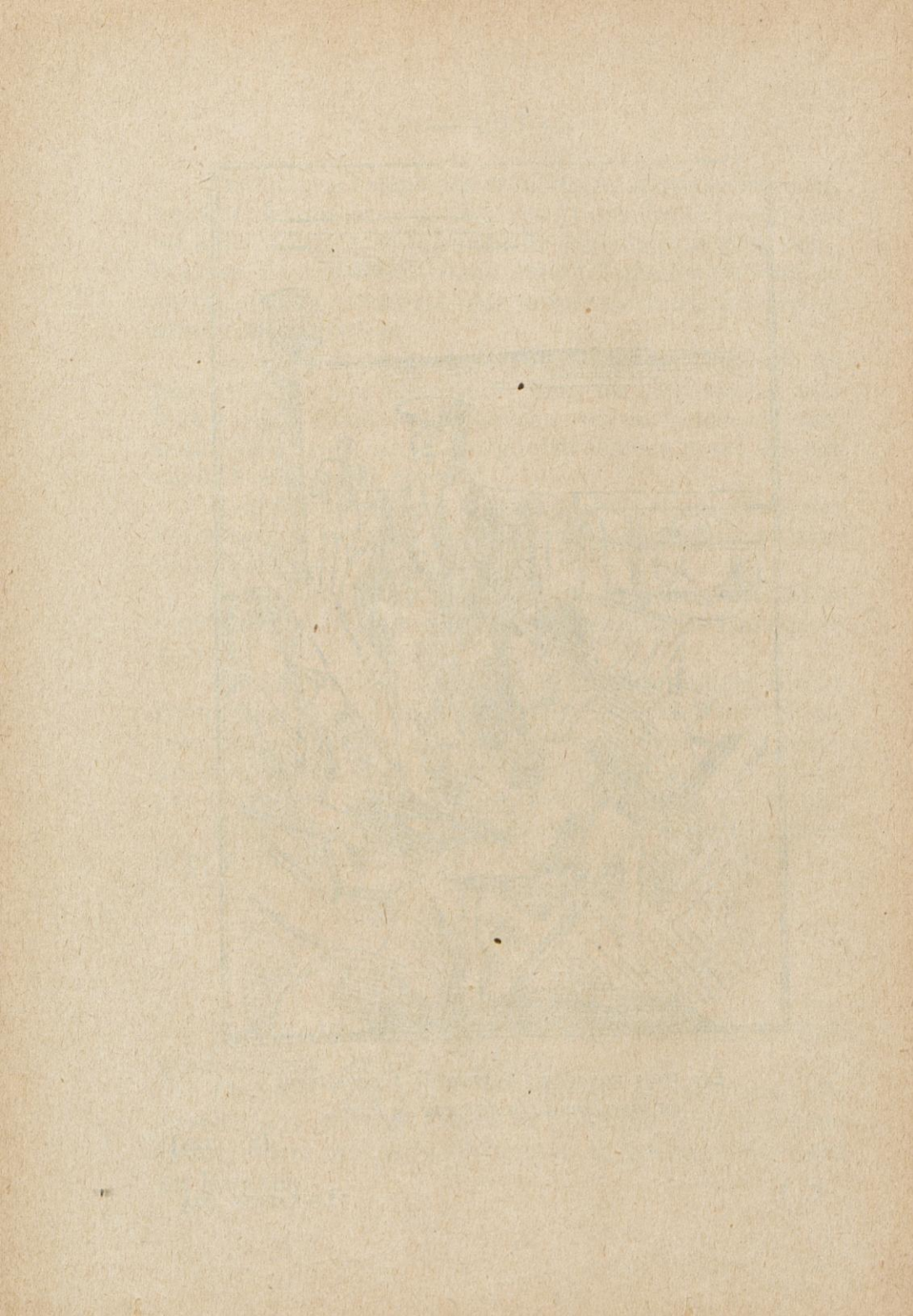
Une dépêche de son journal avait fait venir de Belgrade à Rome, Jacques Valbert.

Le pape Léon XIII se mourait et cette nouvelle prenait aux yeux de l'opinion publique, plus d'importance encore que la révolution ou la guerre civile dans les Balkans.



*Les trois voyageurs devisaient paisiblement
en jouissant de la douceur de l'air...*

(p. 4725)



Mais quand le jeune journaliste arriva dans la Ville Eternelle, le Saint-Père avait cessé de vivre.

Il se mit donc, incontinent à recueillir les échos de sa fin et ce fut une véritable biographie qu'il envoya à Paris :

« Si l'on compte à partir de saint Pierre, Léon XIII fut le 258^e pape. Il était né le 2 mars 1910 à Carpineto, petite ville montagnarde. Issu d'une noble famille de Sienne, les Pecci, le jeune homme fut l'un des plus brillants élèves du Collège romain et en 1830, il soutint brillamment une thèse sur les indulgences et les sacrements, thèse qui lui valut le poste de professeur de philosophie au Collège allemand. Ses études théologiques terminées, en 1832, il entra à l'Académie des nobles ecclésiastiques, réservée aux jeunes prêtres, se destinant à la diplomatie. Nommé en 1837, référendaire au Tribunal de la Signature, il eut droit au titre de « *Monsignor* », avant même d'avoir reçu les ordres.

« Plusieurs missions dont il s'acquitta à la satisfaction de ses supérieurs, l'une à Bénévent, l'autre à Pérouse, qui était alors un foyer de carbonarisme et de sociétés secrètes, le firent remarquer et désigner ensuite pour la nonciature à Bruxelles. Là, il se concilia toutes les sympathies du roi et de la cour.

« Rappelé en Italie, après un court séjour à Londres, où il avait été reçu avec des égards particuliers par la reine Victoria et le prince Albert, et ensuite à Paris où l'accueil de Louis-Philippe avait été des plus flatteurs, Mgr Pecci fut, en 1846, nommé évêque à Pérouse, où il resta pendant une trentaine d'années.

« Cette sorte d'exil, due au cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat, qui voyait en lui un rival redoutable, lui permit de se préparer au grand rôle qu'il aurait ensuite à jouer. En effet, dès la mort du cardinal Antonelli, Pie IX l'appela près de lui, pour lui confier la direction

des affaires de l'Eglise. Pie IX, ayant expiré l'année suivante, Mgr Pecci fut proclamé pape.

« Léon XIII fut un des papes les plus actifs que le Saint-Siège ait porté: de nombreuses encycliques donnèrent des directives précises au clergé, et dans presque toutes, Sa Sainteté déclarait que l'Eglise n'était pas l'adversaire du progrès.

« D'autre part, Léon XIII entretenait avec les puissances de constants rapports : avec l'Espagne qu'il encourageait à rejeter l'opinion de ceux qui voulaient enfermer la religion dans un parti politique; avec la France dont les luttes religieuses le touchaient au cœur; avec l'Allemagne qui l'accepta comme médiateur dans un conflit avec l'Espagne. »

La grande physionomie de ce pape diplomate a plané sur la fin d'un siècle et le début du nouveau. Sa fermeté ne s'est jamais démentie, même aux approches de la mort qu'il a voulu attendre debout.

Puis, ce fut à Rome, de grands préparatifs pour le Conclave.

On passait en revue les cardinaux « papables »; la place Saint-Pierre était le coin le plus animé de Rome, en raison de la foule, sans cesse accrue qui se précipitait pour rendre au pape un dernier hommage.

Le corps, exposé d'abord dans la salle du Trône, fut ensuite conduit dans la basilique Saint-Pierre.

Puis, le 4 août, les cardinaux se rassemblèrent dans la chapelle Sixtine, pour élire le successeur de Léon XIII.

Les cardinaux candidats à la papauté n'étaient pas nombreux : le cardinal Oreglia, né en 1828, a été successivement archevêque à Damiette, nonce à Bruxelles, à Lisbonne, créé cardinal par Pie IX en 1873, enfin évêque à Ostrie et à Velletri; le cardinal Gotti, né en 1834, fut archevêque titulaire de Pitra et internonce au Brésil; il

fut nommé cardinal en 1895 et préfet de la Propagande. Le cardinal Vanutelli, né la même année que le précédent, fut délégué apostolique au Mexique et à Munich, archevêque de Nicée, nonce apostolique à Bruxelles et à Vienne, cardinal en 1897, il est actuellement, grand pénitencier; le cardinal Svampa, né en 1851, fut évêque de Forlì, archevêque de Bologne et cardinal en 1894; enfin, le cardinal Sarto, né en 1838, fut évêque de Mantoue en 1884 et patriarche de Venise en 1893.

Enfin, le mardi, le cardinal Sarto était élu, sous le nom de Pie X, et dès le lendemain, il recevait le corps diplomatique qu'il assurait de ses bons sentiments vis-à-vis de leurs gouvernements respectifs.

CHAPITRE DLXXIX

MATA-HARI

— Eh quoi! Vous ici?...

C'était Jacques Valbert qui poussait cette exclamation en apercevant devant lui, James Wells et Reginald Bury, égarés parmi la foule des pèlerins qui encombraient la place Saint-Pierre, le jour de l'élection du nouveau pape.

— Eh oui, mon cher! le monde est tout petit pour des globe-trotter de notre espèce... Nous nous rencontrons à tous ses carrefours.

Les trois jeunes gens, heureux de se retrouver, entrèrent dans un café et, en commentant les grands évé-

nements du jour, ils se firent servir des consommations.

Soudain, Jacques Valbert sursauta, comme si un moustique l'eût piqué.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda James Wells.

— Voyez-vous, là, dans ce coin? répondit le journaliste, montrant une table devant laquelle un homme était assis, seul.

— Ah! c'est l'individu que vous surveilliez au Transvaal!

— Oui, c'est à croire que lorsque je ne le suis pas, c'est lui qui me file, car je le rencontre partout...

— Ne croyez-vous pas plutôt qu'il y a là une action concertée de vos chefs, certains que vous ne le perdrez pas de vue s'ils vous envoient même sans vous prévenir là où il doit venir...? dit Bury.

— Peut-être!... Et il faut même que ce soit cela, car cette persistance du destin serait bien étrange. En tous cas, me revoilà, sans l'avoir cherché, de nouveau en chasse.

— Par conséquent, on ne peut vous offrir de vous emmener à Paris, maintenant que votre reportage ici prend fin par la force des choses...

— Eh non! car je ne sais quels ordres je vais recevoir, ni où cet animal-là va m'emmener.

— Espérons que ce ne sera pas trop loin; nous avons, nous, l'intention d'aller à Paris et à Londres, pour assister aux premières fêtes de l'Entente cordiale. Vos parlementaires et les nôtres se mettent à se rendre visite, c'est une vraiment bonne chose...

— Et l'on parle aussi, je crois, d'une visite des souverains anglais à Paris...

— Il n'y a qu'un nuage à ce beau ciel que nous fait présager ces premiers échanges de cordialités, mes bons amis, répondit Jacques Valbert, c'est l'accord anglo-

japonais et la menace de guerre entre la Russie et le Japon...

— Bah! répondit Reginald Bury, espérons...

Comme il disait ce mot, Smolten quitta sa place et, fier comme Artaban, il passa devant les trois amis et sortit du café.

— Je vous quitte, dit alors Jacques Valbert, il faut que je voie ce que fait cet homme...

A son tour il sortit de la salle, et se mit à suivre Smolten discrètement. Mais sa filature ne le mena qu'au bureau de poste où il entra à son tour pour réclamer son courrier.

Parmi les nombreuses lettres qu'il reçut des mains de l'employé, une dépêche chiffrée du chef disait :

« Smolten doit rentrer en France pour assister manœuvres de l'Est. Ne pas le perdre de vue et le faire arrêter si possible. »

Une autre note de son journal lui donnait carte blanche pour ses reportages ultérieurs. Le journaliste savait ce que cela signifiait.

Il se hâta de rentrer à son hôtel après avoir vérifié que l'attaché allemand était rentré chez lui et, après avoir donné au brave Firmin, qui l'accompagnait toujours dans ses déplacements, l'ordre de rentrer en France, il se maquilla habilement et quitta l'hôtel.

Une heure plus tard, personne n'eut reconnu dans le vagabond, errant sur le trottoir et demandant l'aumône, à la porte d'un palace, le brillant journaliste parisien, qui guettait la sortie de Smolten.

Il n'eut d'ailleurs pas très longtemps à attendre car, bientôt, l'allemand sortit, suivi de près par un chasseur portant sa valise.

Ce dernier siffla, une voiture vint se ranger au bord du trottoir le domestique y déposa la valise et Smolten, après lui avoir glissé un pourboire y monta.

Le chasseur s'inclina profondément, referma la portière et dit au cocher :

— A la gare !

— Bon ! se dit Valbert, j'ai le temps...

Il pénétra dans une ruelle adjacente, en un tour de main se dépouilla de sa fausse barbe et du vieux chapeau dont il était coiffé ; il le remplaça par une élégante casquette de voyage et rejeta aussi le vieux mac-farlane déguenillé dont il s'était affublé. Puis, appelant à son tour une voiture, il ordonna à l'automédon :

— Pour le train de 5 h. 47, vite !

Vingt minutes plus tard, le train entra en gare et deux hommes, aussi différents que possible de Smolten et de Valbert prenaient place dans un compartiment de première classe. L'un était un prêtre à l'air onctueux, mais dont la démarche avait quelque chose de martial ; l'autre semblait un gentleman anglais, avec ses longues moustaches rousses et sa casquette de drap à carreaux.

Et, cependant, c'étaient bien nos deux hommes, l'un suivant l'autre. Smolten avait dû se déguiser dans sa voiture et le cocher avait dû bien s'étonner de voir descendre un prêtre de la voiture, alors qu'il avait chargé un homme en habit de ville. Mais les romains sont philosophes et il n'avait fait aucune réflexion.

Jacques Valbert, lui, n'avait pas hésité à reconnaître celui qu'il suivait en ce pseudo-prêtre ; mais il se demandait avec quelque inquiétude s'il en était de même pour son adversaire. Celui-ci percevait-il son incognito ?

Tout en espérant qu'il n'en serait rien, il s'était assis dans un angle du compartiment et semblait absorbé dans la lecture des illustrés qui, à grand renfort de photographies, relataient tous les incidents de la mort de Léon XIII et de l'élection du nouveau pape.

.....

Réginald Bury et James Wells s'étaient attardés encore deux jours dans la capitale de l'Italie, puis ils avaient pris le train pour Gênes, où les attendaient le « Glory ».

Le beau yacht blanc les ramena à Marseille, d'où ils prirent le train pour Paris.

Et, le soir même de leur arrivée, Réginald Bury entraînait son ami, toujours un peu réfractaire à tous les plaisirs, au music-hall.

Une cohorte de jolies femmes envahissait la scène, comme ils entraient. Soudain, Réginald Bury réprima un cri prêt à jaillir de sa gorge.

— Elle ! s'exclama-t-il.

Au centre d'un bataillon de « girls » — on ne les appelait pas encore ainsi — une femme se détachait, puis elle s'avancait, esquissant une danse serpentiné et bizarre.

Réginald Bury serrait le bras de son ami. Celui-ci s'étonnait de son émoi. La danseuse qui paraissait sur cette scène commençait à être célèbre ; le ballet dont elle était l'étoile, se nommait le « ballet des Lotus ». C'était une danse indienne, dansée, disait la légende, par les prêtresses de Vischnou.

Lady Sarah Mac-Leod, au music-hall, Mata-Hari, avait été, disait encore la légende, élevée dans l'un de ces temples, dont l'avait enlevée son mari, un major anglais...

Maintenant, divorcée, elle s'exhibait parmi les foules et soulevait l'enthousiasme...

— Elle ! répétait encore en serrant les dents, Réginald Bury.

Le fils de Lord Rowlands n'avait pas encore vingt-cinq ans quand, à Londres, il avait rencontré la charmante créature qui venait d'être présentée à la Cour, par le major Mac-Leods.

Et Réginald avait reçu un coup au cœur...

Pris de folie, il avait la cour à l'enchanteresse qui ne lui avait pas donné tout d'abord plus qu'elle ne donnait à aucun de ses flirts, si nombreux que la chronique scandaleuse de Londres retentissait à chaque instant de son nom...

Puis, un beau soir, elle était venue à l'improviste le trouver à son club et lui avait demandé de l'emmener chez lui...

A cette époque, le jeune homme, frais émoulu d'Oxford, était secrétaire à Downing street et, ce soir-là, il avait la charge des clés d'un certain coffre-fort, contenant des documents secrets.

Le lendemain, le jeune homme s'éveilla la tête lourde. Sa maîtresse d'une nuit était déjà debout au pied de son lit ; elle était habillée et coiffée et semblait attendre son réveil.

Un hymne de reconnaissance monta de son cœur à ses lèvres ; il célébra l'enchanteresse, la remercia, lui jura de passer la vie à ses genoux ; mais avec un sourire un peu cynique, la jolie femme, hochant sa tête charmante, répondit :

— Quand je reviendrai, cher, car je pars dans une heure pour l'Egypte. Mon mari est déjà parti... Je n'ai pas voulu le suivre, sans vous donner ce gage de mon amour, mais... Réginald, vous le comprendrez, je ne puis faire davantage... Adieu !...

Elle n'écouta aucune protestation, aucune supplication, elle ne voulut même pas permettre que le jeune homme l'accompagnât jusqu'à la gare ; sans attendre qu'il fut habillé, elle partit...

On eut dit une fuite ! devait penser quelques heures plus tard, Réginald Bury, quand il eut connaissance de l'événement qui avait eu lieu cette nuit-là...

Le coffre-fort, dont il possédait les clés, avait été dévalisé !

Durement réprimandé par ses chefs, Réginald avait dû donner sa démission et depuis ce jour il avait voyagé pour oublier et l'enchanteresse et la tache d'infamie dont l'avait marqué cette nuit d'amour...

Car, après quelques jours de réflexions, il n'avait plus pu douter : son café avait dû être drogué, d'où son lourd sommeil, on s'était emparé de ses clés et l'on avait volé les documents secrets qui lui avaient été confiés...

Comment Sarah Mac-Leod avait-elle su qu'il avait les clés ce soir-là ?

Son amour subit n'avait pas d'autre cause...

A ce souvenir, ce soir-là, le cœur de Réginald Bury battait plus fort ; son sang affluait aux artères ; il lui semblait que cet événement, vieux de trois ans était d'hier...

Depuis, Lady Mac-Leod était devenue une aventurière ; elle n'était plus que Mata-Hari, la danseuse...

Cette révélation subite infligeait au fils du lord une souffrance énorme ; il souffrait péniblement ; cependant, il n'avait pas la force de s'arracher à ce spectacle.

— Qu'avez-vous ? avait demandé James Wells.

— Rien... dit enfin, Réginald, je vous expliquerai...

— Cette femme est très belle ; elle me semble avoir provoqué en vous une certaine émotion, la connaissez-vous... ?

Le jeune homme fit un geste évasif et James Wells n'insista pas.

Quand le rideau tomba, les deux globe-trotter quittèrent leurs fauteuils et, machinalement, ils se dirigèrent vers l'entrée des coulisses.

Devant la porte, Réginald Bury eut un mouvement de recul, puis, comme s'il en prenait son parti, il haussa les épaules et fonça en avant.

Dans le couloir, ils rencontrèrent une habilleuse à laquelle le fils de lord Rowland, demanda d'une voix altérée :

— La loge de Mata-Hari, s'il vous plaît ?

— La première dans le couloir de droite, répondit l'habilleuse.

Toujours suivi de James Wells, Réginald, dont le pas s'était affermi, se dirigea vers la porte indiquée, à laquelle il frappa.

— Entrez ! répondit une voix mélodieuse.

Sous la main nerveusement crispée de Réginald, le bouton de la porte céda et un spectacle étrange s'offrit aux deux jeunes anglais.

A demi-allongée à terre, posant sur la pointe de ses pieds roses et sur celle de ses doigts, la danseuse faisait un exercice d'assouplissement.

Son corps arqué, presque nu, était d'une ligne splendide et une bouffée de sang monta aux joues de Réginald Bury, à la pensée qu'il avait tenu dans ses bras ce corps divin...

Mais, sans mot dire, il s'inclina devant la jeune femme qui s'était subitement remise debout et le contemplait avec un étonnement qui semblait mitigé d'angoisse.

— Vous me reconnaissez, Sarah ? demanda enfin le jeune homme.

Puis, se tournant vers son compagnon, il ajouta :

— Mon ami, James Wells, en la compagnie de qui je cours actuellement le monde.

— Enchantée de vous recevoir, Messieurs, dit enfin la danseuse dont le timbre de voix s'était légèrement altéré. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

— Le hasard ! J'ignorais que vous dansiez ici... J'ignorais tout de vous depuis cette nuit qui a brisé ma carrière. Vous vous en souvenez ?

— Je... je ne comprends pas, répartit la danseuse,

avec un étonnement feint. Pourquoi la nuit dont je me souviens et qui ne fut qu'une nuit de plaisir aurait-elle brisé votre carrière ?

Il laissa tomber sur elle un lourd regard ; mais comment eut-il pu percer à jour le mensonge se cachant derrière la limpidité de ce regard candide et innocent...

— Vous ne comprenez pas... ?

— Non !...

Ils se dévisagèrent en adversaires résolus à la lutte.

— Alors, avec votre permission, Sarah, puisque, pour ce soir, vous ne danserez plus, si j'en crois le programme, je vous raccompagnerai à votre hôtel. Nous souperons ensemble et je vous expliquerai comment cette nuit que vous avez qualifié vous-même « une nuit de plaisir » a été pour moi la dernière nuit de ma vie honorable... Car je fus déshonoré le lendemain...

Elle le considérait avec des yeux pleins d'un étonnement sans bornes.

— Cette femme, pensa James Wells est une merveilleuse comédienne, ou bien elle est innocente, de ce dont Réginald l'accuse...

La voix mélodieuse de Mata-Hari s'élevait :

— Ecoutez, Régy, je ne comprends pas un mot de ce que vous venez de dire ; je ne sais à quoi vous faites allusion ; mais quant à souper en votre compagnie et en celle de votre ami, j'accepte bien volontiers... Vous semblez avoir quelque rancune contre moi ; mais moi, j'ai gardé de vous le meilleur souvenir...

— Allons, tant mieux...

Il allait sans doute ajouter quelque chose ; mais la porte s'ouvrit et une jeune fille entra.

Elle parut surprise et salua les deux visiteurs pour approcher de Mata-Hari qui s'était remise à sa toilette.

Les deux explorateurs, restés immobiles dans un coin de la pièce, voyaient, dans la glace, les visages des

deux femmes et Réginald qui observait avec acuité, celle qui avait été sa maîtresse, crut voir une expression d'angoisse passer sur ses traits...

Puis les doigts rosés indiquèrent sur la toilette, une espèce de petit portefeuille à la nouvelle venue, tandis que les lèvres de la danseuse murmuraient tout bas :

— Garde-le ; je vais souper avec eux et j'ai peur qu'ils ne le découvrent sur moi, Martha... L'un d'eux était à Downing-street, je ne sais pas s'il y est toujours ; mais cette visite me bouleverse...

Réginald n'avait pu entendre ; cependant, il devinait les mots qui passaient par les lèvres de la danseuse et un sourire vint sur ses lèvres. Un sourire infiniment triste... S'il avait pu douter, cette mimique lui eut appris sans recours possible, son infortune...

— Mais, disait la jeune fille, pourquoi y aller si tu crains quelque chose... ?

La danseuse fit un geste qui était à la fois de résignation fataliste et de dédain du péril.

Puis elle se dressa. Sa toilette était achevée ; elle n'avait plus qu'à passer sa robe. Quelques minutes plus tard, elle se retournait vers les deux hommes, en disant gaiement :

— Me voici prête, messieurs... Nous partons ?...

Réginald lui tendit le bras, tandis que James Wells disait :

— Votre amie pourrait nous accompagner... ?

— Non ! non ! se récria Mata-Hari ; Martha est occupée ce soir...

Cette phrase avait jailli de ses lèvres avec vivacité, tandis qu'un regard d'angoisse allait se poser sur le petit portefeuille de cuir posé sur la toilette pour se reporter au visage de Martha qui fit un signe d'assentiment en baissant les paupières.

Les deux hommes saluèrent la jeune fille et, en compagnie de la danseuse, ils sortirent de la loge.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient attablés dans un des cabinets particuliers d'un restaurant voisin.

CHAPITRE DLXXX

AU KILOMETRE 224

Le direct Paris-Rome filait dans la nuit.

Dans le compartiment où Smolten, déguisé en prêtre et Jacques Valbert feignant de dormir, se trouvaient, la lumière avait été mise en veilleuse et les deux hommes, dans cette pénombre ne percevaient, chacun, de son voisin, que le bruit de sa respiration.

Soudain, Jacques Valbert sursauta.

S'était-il donc laissé emporter par le sommeil ? Il lui semblait que quelque chose d'anormal se passait...

D'abord, la lumière, mise en veilleuse, il en était sûr, était éteinte. Puis, un vent froid le frappait au visage. Quelqu'un, dans le couloir, avait dû ouvrir une portière... Mais pourquoi la porte du wagon était-elle ouverte?... halte.

Le train ralentissait, il devait passer à une petite

Le journaliste se sentait tout engourdi ; il fit un effort pour se mettre debout et y parvint enfin. Puis il tira de sa poche une boîte d'allumettes et il se confirma dans l'idée qui venait de lui venir. Smolten avait quitté le compartiment et rien ne décelait plus son passage. Sa valise, elle aussi, avait disparu.

— Bien joué ! murmura le journaliste. Mais, moi, je suis un idiot !

Rapidement, il se jeta hors du compartiment et regarda dans le couloir, il n'y avait personne ; mais comme il l'avait pensé une portière était ouverte à l'extrémité du couloir et elle battait rythmiquement contre la paroi extérieure du wagon.

— Que faire ? se demanda-t-il.

Il était certain que Smolten était descendu, profitant du ralentissement du train ; mais où se trouvait-on ?

Comme pour lui apporter une réponse, le train passa devant la halte, et les deux lampadaires de la petite gare éclairèrent soudainement une borne kilométrique sur laquelle se détachait en rouge le nombre 224. C'était un point de repère et, déjà, le jeune homme bâtissait un plan de campagne quand, soudain, un cri déchirant vint de l'autre bout du wagon.

Valbert n'hésita pas un instant, il se précipita du côté d'où venait le cri et se trouva bientôt face à face avec une jeune femme, dont le visage était blême et qui bégaya en le voyant :

— Là... là... mon père...

Son geste désignait l'intérieur du dernier compartiment. Un homme d'un certain âge gisait à terre ; un poignard était plongé dans sa poitrine ; il avait dû être surpris dans son sommeil et rouler sur le sol après le meurtre. À en juger par la position du corps.

— Quand cela s'est-il passé ? demanda Jacques Valbert. Où étiez-vous ?